

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 24/2 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.2.60894

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.



et 1793, l'histoire d'Archenholtz est bien venue puisque Reclam n'a pas repris l'édition présentée en son temps par M. Mendheim, et qu'ayant participé à cette guerre et recueilli les témoignages de bien des acteurs, le capitaine A. peut être considéré comme un témoin. Les autres textes ont été écrits entre 1758 et 1761, ils ne reflètent pas l'opinion allemande d'alors, mais, en orchestrant les victoires et les défaites de Frédéric, ils ont contribué à la façonner. Plus importante est la différence des destinataires de ces textes: si les deux essais français de Frédéric, présentés avec la traduction allemande en regard et dans lesquels le roi s'interroge »sur la tactique« de ses adversaires ou sur celle de »Charles XII« et indirectement sur la sienne et sur la conduite de la guerre, n'ont été adressés qu'à ses généraux, si dans les »Staats-Betrachtungen über gegenwärtigen Preußischen Krieg in Teutschland« (1761) A. V. von Borié conjure surtout les responsables politiques des pays de l'Empire de continuer l'effort de guerre pour vaincre Frédéric, le manifeste de Th. Abbt et l'histoire d'Archenholtz veulent dépasser les clivages sociaux. Par là ils ont contribué non seulement à l'éveil patriotique des Prussiens, voire des protestants du Nord, mais aussi à leur faire prendre conscience de leur tout nouveau rôle de citoyen. »Vom Tode für das Vaterland«, texte fondateur du changement de mentalité, renverse l'idée reçue, confirmée encore par l'Encyclopédie et selon laquelle »il n'est point de patrie sous le joug du despotisme«, voire dans une monarchie; pour Abbt par contre, même le sacrifice suprême est normal dans une monarchie régie par la loi, ce qui, selon lui, était le cas dans la Prusse de Frédéric.

Puisque c'est surtout dans l'Allemagne du Nord qu'à partir des années 70 il y eut un sursaut national et culturel et que l'opinion publique commença à jouer un rôle politique, J. K. met naturellement l'accent sur les voix prussiennes ou prussophiles, mais la perspective historique eût été faussée s'il n'avait pas accordé aussi une place aux adversaires de Frédéric, à la cour de Vienne. Certes, il avait déjà publié les »Staats-Betrachtungen« en appendice de »Das Mirakel des Hauses Brandenburg« (1978), mais d'une part il a pu entre temps en percer l'anonymat, d'autre part ce libelle, bien qu'un peu disert et ennuyeux, éclaire d'une façon nouvelle l'intransigeance de Frédéric, qui cherchait à exploiter au maximum les possibilités des pays conquis, ce qui explique d'une part l'animosité contre la Prusse et de l'autre en partie aussi »le miracle« de la survie de cette monarchie, assiégée de toutes parts.

On peut regretter qu'avec les 500 pages d'Archenholtz il ne reste plus de place pour »Von dem Nationalstolze« de J. G. Zimmermann, mais le mérite de J. K. réside moins dans le choix des textes que dans les excellentes introductions et les importants commentaires qui décryptent presque toutes les allusions, historiques et littéraires. Tout au plus surestime-t-il l'importance des aperçus de la »Geschichte des siebenjährigen Krieges« sur la civilisation et le caractère des provinces évoquées ainsi que l'impartialité d'Archenholtz; par moments celui-ci sait certes prendre ses distances par rapport à son héros et en reconnaître les erreurs, mais il ne porte pas le même jugement sur la »barbarie« des Français ou des Russes que sur la cruauté de Frédéric et des Prussiens.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Grete KLINGENSTEIN et Franz A. SZABO (Hg.), (avec la coll. de Hanna BEGUSCH et Marlies RAFFLER), Staatskanzler Wenzel Anton von Kaunitz-Rietberg 1711–1794. Neue Perspektiven zu Politik und Kultur der europäischen Aufklärung, Graz (Andreas-Schnider-Verlagsatelier) 1996, 449 p.

Voici les actes d'un colloque tenu à Brno et à Slavkov (Austerlitz) du 27 au 30 juin 1994 pour le deuxième centenaire de la mort de Kaunitz, chancelier de quatre souverains autrichiens, de Marie-Thérèse à François II. Le rapport introductif est dû à Franz A. SZABO, auteur d'un volume de synthèse sur le grand ministre, Kaunitz and enlightened absolutism, 1753–1780 (1994). Il est suivi de 28 communications réparties en quatre séquences, politique



extérieure, réformes de l'administration et de l'Eglise, mécénat et Lumières, enfin politique familiale. 22 sont en allemand, quatre en anglais et trois en français, suivies de résumés en allemand, anglais, français (pas très éclairants) et tchèque.

Après la guerre de Succession (et cette idée fut renforcée après celle de Sept ans), le grand principe de Kaunitz fut de consolider le cœur de la monarchie formé par les pays autrichiens, la Bohême et la Hongrie; les périphéries n'étaient qu'un second théâtre. Avec la perte de la Silésie, le cœur était atteint. D'où le renversement des alliances; l'accord avec l'Angleterre qui ne servait guère qu'à préserver les provinces périphériques pouvait être sacrifié. Cette conviction, Kaunitz se l'était forgée en mesurant le prix que l'Espagne avait payé dans le passé pour conserver les Pays-Bas, en constatant combien la possession de Naples avait entraîné de dysfonctionnements dans l'alliance anglaise, dont il constata les défaillances dès le temps de son ambassade à Turin. Après avoir négocié à Aix-la-Chapelle, Kaunitz rédigea le fameux memorandum de 1749, où il préconisait l'abandon de l'Italie et le renversement des alliances (Elisabeth GARMS-CORNIDES). Cette révolution diplomatique, à laquelle la France fut lente à se convertir, fut soigneusement préparée; Madame de Pompadour y eut son rôle, ne serait-ce qu'en poussant Choiseul et Bernis aux postes-clés (Milena LENDEROVA). Pendant longtemps, Kaunitz, esprit rationnel et cartésien, se berça du rêve d'une stabilité naturelle entre grands États. A partir de 1760, il comprit que les ambitions russes étaient aussi dangereuses pour Vienne que celles de l'ennemi héréditaire prussien. A l'idée statique de l'équilibre se substitua celle de la balance dynamique entre les puissances orientales. Réaliste, Kaunitz savait que la récupération de la Silésie ne pourrait résulter que d'une défaite militaire de la Prusse. La France était sortie affaiblie d'une guerre où elle avait sciemment réduit ses engagements continentaux. Elle demeurerait néanmoins la seule alliance occidentale possible qui protégeait les Pays-Bas et l'Italie. A l'est, l'Autriche devait compter de plus en plus avec la Russie, dont la défection en 1762 avait été catastrophique pour l'Autriche et qui, en 1774-1775, avait montré sa force en battant les Turcs et matant l'insurrection de Pugačev. Dès les années 1770, Kaunitz, malgré des réticences de l'Impératrice envers la «Messaline» de Pétersbourg, penchait pour une alliance, ce qui n'était pas sans inconvénients puisque cela comportait l'acceptation du partage de la Pologne, donc l'accroissement de ces périphéries qui affaiblissaient la monarchie. Encore en 1791, Kaunitz affirmait que *la Galice [était] un pays arraché à une libre République. Ce n'[était] pas seulement une province éloignée, mais encore à cause de sa situation physique comme un hors d'œuvre* (en français dans le texte) *sur l'entier corps de l'Etat*. Le chancelier ne voulait donc pas l'expansion pour l'expansion; néanmoins il ne fallait pas demeurer en arrière des grandes puissances d'Europe orientale, et en 1787, il poussa à l'entrée en guerre contre la Porte pour limiter les ambitions russes (Johannes KUNISCH, Hamish S. SCOTT, Lothar SCHILLING). Cela dit, Kaunitz sut freiner les ardeurs belliqueuses quand il le fallait, s'opposer aux demandes exorbitantes des généraux, adapter la fiscalité à l'effort de guerre. Il fut en conflit avec Daun qui proposait une taxe sur les couvents pour financer l'armée; il réduisit en 1762 les effectifs de la cavalerie, ce qui nuisit aux campagnes de Saxe et de Silésie (Christopher DUFFY) Lors de la Révolution française, il se prononça pour le maintien de la paix, accueillit avec soulagement l'acceptation de la constitution par Louis XVI, ne cessa de craindre que Léopold II ne se laissât embarquer par la Prusse. Après Valmy, il préconisa de conclure la paix, le plus grand service à rendre à l'humanité (Ernst WANGERMANN). Mais à cette date, Kaunitz s'était retiré du gouvernement. Dès 1765, il avait dû consentir à Joseph II une influence en politique extérieure; la nomination de Cobenzl comme vice-chancelier en 1779, un ami très proche de l'empereur, l'accession de Joseph à l'*Alleinherrschaft*, la réactivation à la fin du règne de la Conférence secrète, l'arrivée d'hommes nouveaux avec Léopold II, Spielmann ou Manfredini, puis avec François II, Colloredo-Waldsee minèrent sa position dominante. Mais son successeur Thugut ne fut que directeur des affaires étrangères. Il fallut attendre Metternich pour retrouver un chancelier d'Etat (Michael HOCHEDLINGER).



On a parfois dit que le joséphisme était un kaunitzisme. Pour les rapports entre Église et État, le chancelier fut héritier des théories du *Territorialismus* des XVI<sup>e</sup> siècle et XVII<sup>e</sup> siècle, reprises au XVIII<sup>e</sup> par Thomasius, dont certains élèves furent ses professeurs à Leipzig; ils enseignaient que le souverain ne devait tolérer aucun domaine autonome hors de la puissance absolue de l'État. Cette imprégnation précoce est sans doute plus importante qu'une inspiration gallicane ou que la lecture de l'«Encyclopédie». Les motivations économiques eurent leur part, comme la rivalité avec les pays protestants. Kaunitz fut le continuateur de Haugwitz en envisageant la fin de l'immunité fiscale des clercs. Puis avec l'aide du conseiller Heincke, il accéléra les réformes; les premiers couvents furent supprimés en 1768, les premiers pèlerinages en 1772 (Harm KLUETING). Joseph II radicalisa le mouvement, et pas que dans le domaine ecclésiastique; Kaunitz tâcha alors de temporiser, sans grand succès en Lombardie, où le souverain s'appuya sur le ministre à Milan Wilczek, et aux Pays-Bas où il s'imposa aux gouverneurs Marie-Christine et Albert, au plénipotentiaire Belgiojoso et à un Kaunitz mis sur la touche (Antal SZÁNTAY). Kaunitz avait pourtant été, sous Marie-Thérèse, l'introducteur de la centralisation aux Pays-Bas. La nomination de Cobenzl à Bruxelles en 1753, année où Kaunitz devint chancelier, la dissolution en 1757, du Conseil suprême qui défendait, à Vienne, l'identité des Pays-Bas et du Milanais, son remplacement par un simple département subordonné à la chancellerie d'État aboutirent à une gestion plus rationnelle, à la surveillance des institutions financières des provinces belges, à une fiscalité plus équitable. Ce fut aussi le temps de l'essor économique, servi par la stabilité du personnel en place, Charles de Lorraine, gouverneur, de 1744 à 1780, Cobenzl, ministre plénipotentiaire de 1753 à 1770, et les trois fidèles de Kaunitz, Neny, président du Conseil privé de 1758 à 1783, de Cazier, du Conseil des Finances de 1759 à 1787 et de Wavrans de la Chambre des Comptes de 1759 à 1782. Les successeurs furent nommés par Joseph II seul. Kaunitz retrouva un pouvoir limité sous Léopold II: s'il acquiesça à la nomination de Mercy-Argenteau comme plénipotentiaire, il ne put s'opposer à ce que les frères Crumpipen, qu'il considérait comme de dangereux joséphistes, retrouvent leurs places (Renate ZEDINGER, Michèle GALAND, Bruno BERNARD). Le chancelier connaissait moins bien la Lombardie que les Pays-Bas. Il fut informé par le plénipotentiaire à Milan, Cristiani, heureux d'être débarrassé du Conseil suprême, et bien secondé par l'abbé Giusti et le Tyrolien Sperges au département d'Italie à Vienne. Le père Maass a fait du Milanais le terrain d'expérimentation et de Kaunitz le grand responsable des mesures contre l'Église. En ce domaine comme pour l'économie et la justice, Kaunitz fut en fait gradualiste et pragmatique, souvent en retrait sur Firmian, successeur de Cristiani. Il fallut attendre le pontificat de Clément XIII pour qu'il se résolût à accélérer les réformes religieuses (Carlo CAPRA). A Trieste, port franc depuis 1719, Kaunitz se heurta au gouverneur Karl von Zinzendorf qui redoutait que le chancelier ne l'obligeât à renoncer au libre-échange (Antonio TRAMPUS). Dans le Trentin, adossé à un Tyrol qui échappa longtemps à la centralisation, Kaunitz expérimenta les difficultés à régir une périphérie «welche» où, de surcroît, les évêques de Trente et de Brixen étaient immédiats d'Empire. En 1777, l'évêque de Trente, le comte Thun, trouva un accord avec Marie-Thérèse, qui précisait sa juridiction temporelle. Kaunitz avait dû se montrer bien plus complaisant envers ce prélat immédiat qu'avec les autres évêques (Claudio DONATI).

Kaunitz fut un homme des Lumières. Il le devait plus à son éducation, ses études à Leipzig, où il avait été imprégné de la pensée de Wolf et de Thomasius, sa culture propre, qu'à sa naissance dans une Moravie qui, en dépit de quelques loges maçonniques, de quelques familles éclairées, la sienne, les Dietrichstein, les Blümegen, ou de personnalités cosmopolites comme le comte Lamberg, demeurait une province conservatrice, peu contestataire, où l'influence de l'archevêque d'Olomouc était importante, où l'Université se tenait à l'écart des Lumières (R. J. W. EVANS). Kaunitz sut utiliser les diverses formes de la sociabilité du temps, parenté avec les Zinzendorf, les Starhemberg, les Trauttmansdorf, enracinement dans la noblesse morave, patronage tourné vers des gens compétents, et ce depuis son am-



bassade parisienne, liens de l'amitié, pour tisser un réseau et constituer la »République des administrateurs« (Christine LEBEAU). Parmi ses proches, un sort est fait au banquier Johann Fries, calviniste de Mulhouse, qui s'entremet pour la délivrance des subsides anglais à Vienne à la fin de la guerre de Succession, monta des manufactures textiles en Autriche (soie) et en Bohême, fut l'initiateur du commerce des thalers à l'effigie de Marie-Thérèse dans les pays moyen-orientaux. Au début de la guerre de Sept ans, il servit d'intermédiaire avec la banque bruxelloise de Madame Nettine. De 1757 à 1767, il fut un des dirigeants de la *Geheime Staatskasse*. Lors de l'affaire bavaroise, il fit transiter des fonds à la Banque berlinoise du juif Itzig, destinés à soudoyer le prince héritier de Prusse. Chevalier en 1757, baron en 1762, Fries devint conseiller aulique en 1771 et comte en 1783 (Christian STEEB). Kaunitz fut un mécène, un collectionneur et un homme de goût. Sa prédilection alla à l'architecture; en témoignent les aménagements de ses palais à Vienne-Mariahilf, dont il voulut faire un *Tusculum cicéronien*, à Laxenburg, à Slavkov où il aménagea un théâtre, une salle des fêtes et une chapelle. L'église qu'il fit construire dans ce bourg morave témoigne autant de ses goûts – un édifice néoclassique – que de sa tolérance: deux chaires de part et d'autre de l'autel, une pour les catholiques, une pour les protestants. Kaunitz influença, par son architecte Hetzendorf von Hohenberg, le réaménagement des jardins de Schönbrunn; il fit des projets pour la façade de la *Hofburg* du côté du *Michaelerplatz*, inspirés du dome et du risalite médian du château de Slavkov. En 1761 il fonda à Vienne une Académie de gravure. Il constitua des galeries de tableaux dans ses différentes demeures; il fut un protecteur de Winckelmann (Jiří KROUPA). Le chancelier joua un rôle important dans la vie musicale du temps. Il avait envoyé Gottfried van Swieten, fin mélomane, comme ambassadeur à Berlin; là le diplomate se lia avec Nicolai, fréquenta l'opéra et les concerts et s'initia aux musiques de Haendel et de Jean-Sébastien et Philippe-Emmanuel Bach. Rentré à Vienne, il fit jouer chez lui tous les dimanches le répertoire »berlinois« avec le concours de Mozart, qui interpréta le *Clavecin bien tempéré* (Gudrun BUSCH). La correspondance de Kaunitz conservée à Brno ne contient pas de missives adressées à ou provenant des quatre grands du temps, Gluck, Haydn, Mozart et Beethoven. Mais on possède par ailleurs deux lettres de Gluck au chancelier; on sait qu'il s'entremet pour le voyage de Haydn à Londres. On sait aussi que Mozart joua fréquemment devant lui. La correspondance avec Durazzo, intendant des théâtres de Vienne puis ambassadeur à Venise grâce à la protection du ministre, informe sur l'actualité musicale du temps, les cantatrices à la mode, Caterina Gabrielli ou Annina de Amicis, avec laquelle Kaunitz eut une liaison amoureuse. Tout aussi riche est l'échange avec le librettiste et poète Calzabigi (Gerhard CROLL).

Kaunitz fut aussi un seigneur de son temps, soucieux du bon rendement de ses seigneuries. De sa mère, il avait hérité du comté de Rietberg, 215 km<sup>2</sup> et 13 000 habitants, où il séjourna deux mois au cours de sa vie. Là, il œuvra pour l'amélioration de l'agriculture, la diffusion de la pomme de terre, le partage des communaux, le développement de la filature. Il fut un seigneur éclairé, soucieux d'équipement scolaire et d'hygiène; il fit déplacer le cimetière en dehors des murs de Rietberg (Alwin HANSCHMIDT). Néanmoins, il fut beaucoup moins constructeur et investisseur que ses parents, comme le montrent les états des dépenses pour la seigneurie et ceux des sommes qui partaient pour Vienne; si la seigneurie n'avait rien rapporté pendant la guerre de Sept ans, elle atteint un revenu record en 1789, où elle fournit 32 000 *Reichsthaler* au trésor du prince (Manfred BEINE). De sa mère, qui descendait des comtes de Frise, Kaunitz avait hérité de prétentions sur la Frise orientale, dont Frédéric II s'était emparée en 1744. En 1757, la province fut occupée par les Français et Kaunitz saisit l'occasion pour la revendiquer. Dès 1758, la Prusse l'avait récupérée. Kaunitz fut dédommagé en 1764 par une élévation au banc héréditaire des princes d'Empire; mais cela ne lui donnait pas la voix virile à la Diète qu'il aurait eue s'il avait été comte de Frise (Horst CARL). En Moravie, Kaunitz hérita d'un ensemble de domaines reconstitués depuis la catastrophe de la guerre de Trente ans. Il possédait 2,8% du sol arable de la Moravie, 16%



en dominical, le reste en rustical, avec 21 000 sujets qu'il libéra en 1773. Les seigneuries étaient tendanciellement rentables, les revenus qui passèrent de 115 000 florins en 1749 à plus de 200 000 en 1790, provenaient des cens, des brasseries, du bétail, du vin et du sel (Bronislav CHOCHOLÁČ). A Slavkov et à Rousínov, Kaunitz encouragea les manufactures créées par le juif Pollitzer auquel il fit obtenir des privilèges (Jan JANÁK). L'historiographie tchèque s'est désintéressée de Kaunitz, qu'elle considéra moins comme un régnicole de Bohême que comme un ministre viennois. Le chancelier combattit le particularisme des États de Bohême. Contre eux, cet *Aufklärer* pour qui le progrès venait de Vienne s'employa à limiter le *robot* à trois jours par semaine; en 1779, il défendit les protestants de Moravie (Dušan UHLÍŘ). Kaunitz refusait de régner sur un peuple d'esclaves; la Révolution française ne le fit pas changer d'avis. Elle n'avait pas selon lui, le monopole du progrès, ni ne présentait la seule voie vers l'État de droit. La monarchie réglée était son idéal. Il mourut au moment où l'absolutisme éclairé dut avouer son échec. De l'ensemble des communications ressort l'image d'un esprit rationnel, d'un homme de goût, d'un grand seigneur à la mode du temps aussi, et d'un ministre beaucoup moins adonné à l'esprit de système qu'on a voulu le faire croire, plus proche finalement des méthodes de l'impératrice que des foudres de son fils. Tels sont les résultats de ce riche colloque.

Claude MICHAUD, Paris

HORST STEINHILBER, *Von der Tugend zur Freiheit. Studentische Mentalitäten an deutschen Universitäten 1740–1800*, Hildesheim (Olms) 1995, 441 p. (Historische Texte und Studien, 14).

La réception de la Révolution française dans les pays de langue allemande constitue un champ de recherche vaste et riche qui, décidément, est loin d'être clos. Cette thèse de doctorat, heureusement écrite et présentée, en apporte une nouvelle et réjouissante preuve. Il s'agit ici – le titre de l'étude l'indique – d'une période révolutionnaire au sens très large, vers l'amont surtout, puisque l'auteur examine le groupe social des étudiants allemands depuis le début du règne de Frédéric II de Prusse, en 1740, jusqu'en 1800. A partir d'une analyse extrêmement précise et minutieuse des registres ou «livres d'or» (*Stammbücher*) étudiants de la période considérée, ce travail fait apparaître plusieurs conclusions significatives qu'il est possible de résumer comme suit: 1° le passage d'une mentalité de type essentiellement religieux (luthérien ou catholique) à une mentalité de type politique, autour de la notion de liberté, par l'intermédiaire de la notion complexe de vertu (*Tugend*), s'effectue, en terre allemande, dès avant l'événement révolutionnaire français; 2° même pendant la période de la Terreur, en 1793–1794, il se trouve, en Allemagne, de nombreuses personnes, des étudiants des diverses facultés dans le cas considéré, pour approuver et soutenir, explicitement, les idéaux politiques de la Révolution.

Le chapitre d'introduction fait d'abord le point sur les différentes manières, traditionnelles et plus récentes et novatrices, d'écrire l'histoire du milieu étudiant. Il s'interroge également, et c'est de bonne méthode, sur la notion d'histoire des mentalités, tout en présentant de façon très érudite les sources du travail de recherche, c'est-à-dire les registres ou «livres d'or» étudiants, fort nombreux et déjà largement étudiés.

Les trois chapitres suivants constituent véritablement le corps de l'ouvrage et contiennent l'essentiel de son apport à la recherche historique. Ils présentent avec précision et de très nombreuses citations à l'appui le contenu idéologique des inscriptions étudiantes sur les registres considérés, selon trois angles d'approche. C'est ainsi que le lecteur voit se succéder, du religieux au politique, en passant par la morale: 1° les inscriptions de type religieux (Providence, Au-delà, immortalité, mort, destin, etc.), avec une certaine prédominance quantitative dans les débuts de la période considérée, jusqu'aux années 1770; 2° les inscrip-